

## CHAPITRE I

---

# DE CORDOUE EN TERRE SAINTE, LES CHEMINS DE L'EXIL

### LE TEMPS DES PERSÉCUTIONS

Moshé ben Maimon ben Joseph, dit RaMbaM (rabbi Moshé ben Maimon) est né à Cordoue le 30 mars 1138. Il portait aussi, comme tous les juifs d'Afrique du Nord et d'Orient, un patronyme local, Abou Amram Moussa ben Maïmoun Abd Allah. Plus tard, les historiens musulmans le nommeront toujours ainsi.

La ville de Cordoue était, depuis plusieurs siècles déjà, un centre culturel florissant où juifs, chrétiens et musulmans cohabitaient harmonieusement. La ville natale du jeune Moïse Maimonide est alors sous domination musulmane depuis de longues générations et son régent est une personnalité censée faire respecter la doctrine du prophète de l'islam, une religion qui considère que le pouvoir politique et le pouvoir religieux peuvent et doivent reposer dans une seule et même main. Au plan théologique, les musulmans ont toujours eu moins de problèmes avec les juifs qu'avec les chrétiens en raison de la croyance trinitaire de ces derniers. Les juifs, quant à eux, faisaient preuve d'un attachement strict au monothéisme de la Tora. Depuis l'époque du célèbre médecin juif et homme de lettres Hasday ibn

Shaprouit, qui fut l'homme de confiance du calife Abd al-Rahman III (912-961), les juifs y vécurent dans une certaine sérénité. Ils cultivaient les arts et les lettres, composaient des poèmes en arabe et en hébreu et étudiaient la médecine. D'autres se livraient au commerce et entretenaient des relations d'affaires avec les pays les plus lointains. Ils étaient parfaitement bien intégrés dans cette communauté multiconfessionnelle de Cordoue. Les Maimon comptaient parmi les familles les plus respectées de la ville. Établis depuis des lustres, ils ne pensaient pas qu'un jour ils devraient s'expatrier vers de lointains rivages. Cette existence satisfaisante allait malheureusement s'interrompre quelques décennies plus tard lorsque la dynastie des Almoravides, qui avaient des possessions aussi bien dans la péninsule Ibérique qu'en Afrique du Nord, se mit à donner des signes de grande faiblesse.

Mais le danger ne vint pas des territoires andalous des Almoravides ; c'est en Afrique du Nord, dans les hautes montagnes de l'Atlas, que le brasier couvait. Un fanatique musulman, Ibn Toumart, qui avait, selon certaines sources, étudié sous la direction du mystique Abou Hamid al-Ghazali (mort en 1111)<sup>1</sup>, réunit autour de lui toute une armée d'exaltés ; s'étant juré la perte des Almoravides, il voulut faire aboutir une double réforme, théologique et politique. Ces hommes se donnèrent le nom d'*al-Muwahhidun*, en français les Almohades. Ce terme signifiait qu'ils entendaient faire respecter l'unité absolue de Dieu. Aux yeux d'Ibn Toumart, les Almoravides devaient être exterminés sans pitié car leurs mœurs s'étaient gravement relâchées ; en outre, ils s'étaient rendus coupables d'alliances impies avec des princes chrétiens. Le soulèvement d'Ibn Toumart commença vers 1126, date à laquelle le rebelle prit le titre prestigieux de *Mahdi*. En 1130, il meurt, laissant à son disciple et successeur Abd al-Mu'min le soin de réaliser ses rêves d'expansion et de purification. Ce dernier se para à son tour du titre de calife.

Abd al-Mu'min était un fin stratège qui sut attendre son heure et préserver ses forces. C'est seulement le 22 mars 1147, dix-sept

---

1. Voir Maurice-Ruben Hayoun et Alain de Libéra, *Averroès et l'Averroïsme*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1991, chapitre III (Averroès et al-Ghazali).

ans après la disparition d'Ibn Toumart, qu'il fondit sur la ville de Marrakech et en massacra impitoyablement tous les défenseurs. Mais avant de se lancer à l'assaut de la péninsule Ibérique et de reconstituer à son profit les anciennes possessions des Almoravides, il entreprit de mettre une bonne partie de l'Afrique du Nord à ses pieds. Une première fois, en 1151-1152 – Maimonide n'avait alors que treize ans –, il lança une foudroyante offensive qui fut couronnée de succès ; mais en 1159, il poussa son avantage nettement plus loin puisque les territoires qu'il avait conquis allaient jusqu'en Tripolitaine. Maître de l'Afrique, le calife Abd al-Mu'min commença à regarder du côté de l'Andalousie. Certains chefs andalous, jadis alliés des chrétiens, changèrent soudainement de camp, offrant ainsi aux envahisseurs almohades la possibilité d'étendre leur hégémonie sur l'ensemble de l'Andalousie. Il fallut toutefois attendre l'avènement du second calife Abou Ya'qoub Youssouf pour reconstituer, en 1172, l'ensemble des possessions des Almoravides dans la péninsule.

Malgré leur rigorisme religieux et l'austérité de leurs mœurs, les califes almohades ont cependant permis à d'éminents philosophes et penseurs musulmans de subsister, voire de prospérer à leur cour. Ibn Tufayl, l'auteur du célèbre *Hayy ibn Yaqzan* (*Vivant fils de l'Éveillé*) qui relate l'histoire d'un Robinson Crusoé à la manière musulmane, vivait à la cour du calife Abou Ya'qoub : c'est lui qui présenta son protégé Averroès au calife. Le philosophe musulman, également natif de Cordoue comme Moïse Maimonide, nous a laissé le témoignage suivant de son entrevue avec le calife.

*Lorsque j'entrai chez le Commandeur des croyants je le trouvai avec Abu Bakr ibn Tufayl ; il n'y avait aucune autre personne avec eux. Abu Bakr se mit à faire mon éloge, parla de ma famille et de mes ancêtres et voulut bien, par bonté, ajouter à cela des choses que j'étais loin de mériter. Le Commandeur des croyants, après m'avoir d'abord demandé mon nom, celui de mon père et de ma famille, m'adressa de prime abord ces paroles : « Quelle est l'opinion des philosophes à l'égard du ciel ? Le croient-ils éternel ou créé ? » Saisi de confusion et de peur, j'écludai la question et niai m'être occupé de*

*philosophie, car je ne savais pas ce que Ibn Tufayl lui avait affirmé à cet égard. Le Commandeur des croyants s'étant aperçu de ma frayeur et de ma confusion se tourna vers Ibn Tufayl et se mit à parler de la question qu'il m'avait posée ; il rappela ce qu'avaient dit Platon, Aristote et tous les philosophes, et cita en même temps les arguments allégués contre eux par les musulmans. Je remarquai en lui une vaste érudition que je n'aurais guère soupçonnée dans aucun de ceux qui s'occupent de cette matière et qui lui consacrent tous leurs loisirs. Il fit tout pour me mettre à laise de sorte qu'il sut ce que je possédais de cette science. Après l'avoir quitté, je reçus par son ordre un cadeau en argent, une magnifique pelisse d'honneur et une monture<sup>1</sup>.*

On notera dans le témoignage d'Averroès l'effroi qui le saisit lorsque le calife lui pose une question qui a trait à la philosophie : héritier de la pensée d'Ibn Toumart, lui-même élève probable d'al-Ghazali, le grand pourfendeur de la philosophie en islam, le calife Abou Ya'qoub aurait pu, en effet, reprocher au jeune penseur d'étudier des matières interdites par l'orthodoxie religieuse. Il n'en fut rien, ce qui prouve qu'en dépit de leur rigorisme initial les monarques almohades avaient su se modérer par la suite.

Hélas ! Ce ne fut pas le cas des premiers califes, tant en Afrique du Nord qu'en Andalousie : quelques sources juives relatent les massacres et les conversions forcées ainsi que les destructions de communautés perpétrés par les conquérants almohades.

Abraham ibn Ezra (1089-1164)<sup>2</sup>, exégète, grammairien, médecin et philosophe dont les commentaires bibliques ont été imprimés dans toutes les Bibles, a écrit une émouvante élégie où il se lamente justement sur le sort des communautés juives d'Afrique. En voici quelques vers :

- 
1. Salomon Munk, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, Paris, 1988 (réimpression Vrin), pp. 421-422, note 1.
  2. Voir Maurice-Ruben Hayoun, *L'Exégèse philosophique dans le judaïsme médiéval*, Tübingen, Mohr (TSMJ 7) 1992, pp. 139-168 ou *La Philosophie médiévale juive*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1991, pp. 63-82.

*Hélas ! fondit sur Sefarad un fléau venu des cieux  
Un long péan sur le Maghreb, sur lui les mains s'affaiblissent,  
mes yeux, mes yeux ruissellent de larmes...  
Pleurent mes yeux comme fontaines sur la ville de Lucène...  
Je raserai ma tête et je pousserai des cris amers sur l'exil de  
Séville...  
Hélas ! fut anéantie la communauté de Fès, le jour où elle fut  
mise à sac.  
Où est le trésor, la communauté de Tlemcen ? Sa splendeur s'est  
effondrée.  
J'élèverai la voix en gémissements amers sur Ceuta et Meknès<sup>1</sup>.*

Les persécutions almohades sont également relatées par le philosophe et historien juif du XII<sup>e</sup> siècle, Abraham ibn Daoud dans son *Livre de la tradition (Sefer ha-Qabbala)*. Environ une décennie après les faits, il parle de massacres, de conversions forcées et de déportations. « Cela arriva à cause de l'épée d'Ibn Toumart qui vint au monde... et décréta l'apostasie sur les juifs en disant : "Rayons-les du nombre des nations et que le nom d'Israël ne soit plus mentionné (Ps. 83;5)." »

Il existe encore au moins deux documents attestant les dures persécutions qui se sont abattues sur les juifs d'Andalousie et d'Afrique du Nord : le premier provient d'un certain Salomon ha-Cohen<sup>2</sup> de Fostat qui écrivait à son vieux père vivant en Arabie ; il lui apprend qu'il assiste à l'arrivée de juifs et de musulmans fuyant l'Espagne et l'Afrique. Il lui signale aussi les massacres de juifs par les conquérants almohades au Maroc (Sigilmasa, Fès et Marrakech) et en Algérie (Oran et Tlemcen). Comme ce document met en relation les persécutions au Maroc avec la ville de Fostat, où Maimonide et les siens trouveront refuge, il convient d'en citer un bref passage :

---

1. Gérard Nahon, « L'élégie d'Abraham ibn Ezra » in *Métropoles et Périphéries séfarades d'Occident*, Paris, Cerf, 1993, pp. 59-70.

2. Ce document fut découvert par un érudit juif de Tanger, Jacob Moshé Tolédano, « Témoignages inédits » (en hébreu), in *Hebrew Union College Annual (HUCA)* 4, 1927, pp. 449-467.

*À propos des nouvelles venant du Maghreb, chacun qui en prend connaissance est aussitôt saisi d'effroi. De nombreux réfugiés, rescapés de la bataille qui fait rage là-bas, sont arrivés ici à Fostat. Parmi eux se trouvent quelques juifs. Ils racontèrent que l'homme de Sousse [ville marocaine où Abd al-Mu'min était né] avait attaqué la ville d'Oran : après l'avoir assiégée il mit à mort tous ses défenseurs et fit pendre le monarque almoravide. L'envahisseur se tourna ensuite vers Tlemcen dont il massacra une grande partie des habitants, sans compter ceux [des juifs] qu'il força à se convertir. Lorsque les gens de Sigilmassa eurent vent de cette nouvelle, ils se révoltèrent contre les autorités almoravides qu'ils expulsèrent de la ville. Ils offrirent leur cité à Abd al-Mu'min. Quand celui-ci s'empara des lieux il réunit tous les juifs locaux et leur ordonna de se convertir à l'islam. Après sept mois de jeûnes et de prières, les juifs refusèrent la conversion et le tyran en exécuta deux cent cinquante. Les autres se soumirent ; à leur tête se trouvait le criminel rabbi Joseph ben Amram, le Dayan [juge rabbinique] de Sigilmassa<sup>1</sup>.*

## RABBI MAIMON BEN JOSEPH

Le second document nous est livré par rabbi Maimon ben Joseph lui-même, le père de Moïse Maimonide. En 1159, ces mêmes communautés persécutées lui écrivirent pour recueillir son avis d'homme sage et d'érudit de la Tora. Ces malheureux se demandaient si Dieu n'avait pas renié son alliance avec Israël : la civilisation conquérante de Mahomet, portée par les cimenterres almohades, ne sonnait-elle pas le glas de la révélation du Sinaï ? Est-ce que Médine n'avait pas, en quelque sorte, détrôné Jérusalem ?

Rabbi Maimon ne se déroba pas, malgré les dangers. Tout comme son fils le fera, environ vingt années plus tard, dans une épître de consolation adressée aux juifs du Yémen, en butte aux mêmes persécutions. Cet homme était juge rabbinique (*dayyan*) à Cordoue et son œuvre, sans atteindre la valeur ni le renom de celle de son fils Moïse,

---

1. Page 453 de la traduction hébraïque de ce témoignage transmis en judéo-arabe.

n'en était pas moins considérable. Il rédigea en arabe un commentaire de nombreux passages du Pentateuque dont son petit-fils Abraham fait parfois état ; et son commentaire du Rouleau d'Esther est aussi cité ainsi que certaines de ses gloses sur la *Mishna*<sup>1</sup>. En outre, sa réputation avait dû franchir les frontières de son Andalousie natale, faute de quoi les communautés persécutées ne se seraient probablement pas adressées à lui. Rabbi Maimon ben Joseph rédigea donc une épître qu'il intitula *l'Épître de la conversion* ; car il s'agissait de rassurer ceux qui avaient embrassé l'islam sous la contrainte et de leur faire comprendre que leur conduite était compréhensible. À l'angoissante question de savoir si Dieu avait dénoncé l'alliance avec Israël, rabbi Maimon ben Joseph répond par une parabole : lorsqu'un roi renvoie l'un de ses serviteurs, il lui faut en nommer un autre aussitôt après et lui accorder les mêmes prérogatives. Il en va de même d'un homme qui répudie son épouse : sitôt le divorce prononcé, il doit en quérir une autre et lui offrir les robes et les bijoux de la précédente. Et rabbi Maimon ben Joseph de conclure : on a la preuve d'une telle mutation lorsque le nouveau venu s'installe à la place de celui qui a été chassé. Mais où est, demande-t-il, la nation à laquelle Dieu se serait à nouveau révélé pour lui faire don de sa Tora et lui témoigner les mêmes faveurs qu'à nous ?

Tant qu'une telle chose ne se sera pas produite, poursuit-il, les discours sur la fin de l'élection d'Israël ne sont que des bavardages. Même si nous vivons dans une angoisse perpétuelle au point de prier le jour pour la venue de la nuit, et la nuit pour la venue du jour, nous devons croire, sans la moindre hésitation, que c'est sur nous que Dieu a jeté son dévolu et qu'il ne dénoncera jamais l'alliance scellée avec les patriarches. Pour rabbi Maimon ben Joseph, Israël restera toujours le peuple de Dieu, même s'il est affligé par d'indicibles souffrances. L'Éternel avait promis à ses prophètes qu'il rassemblerait les exilés de son peuple et qu'il châtierait ceux qui les auraient persécutés. Dieu, poursuit l'auteur, ne permettra pas que le nom de ses enfants soit

---

1. Voir l'introduction au commentaire de la *Mishna* de Moïse Maimonide où celui-ci écrit : « J'y ai rassemblé tout ce qui provenait des commentaires de mon père, de pieuse mémoire. »

effacé de la surface de la terre. Les persécutions et les atrocités des Almohades finiront bien par cesser tandis qu'Israël demeurera à tout jamais. Les juifs se sont parfois détournés du sentier de la rectitude, ils ont même oublié Dieu ; toutefois, les épreuves qu'il fait subir à son peuple visent à le purifier et non point à l'exterminer.

Rabbi Maimon ben Joseph souligne dans la suite de son épître l'importance de Moïse, le serviteur de Dieu, et de sa loi : comment pourrait-on s'imaginer que Dieu a désavoué son noble serviteur et que sa loi est désormais frappée de caducité ? La loi de Moïse est unique, incomparable et éternelle. Mais quelle pourrait bien être la nation susceptible de remplacer Israël ? Les succès extérieurs ainsi que les victoires sur les champs de bataille, si éclatantes soient-elles, ne prouvent guère la supériorité de l'islam sur le judaïsme. Les mérites d'Israël sont toujours présents ; ils sont une garantie de la rédemption qui tarde peut-être un peu mais une vie de jeûnes et de prières peut en hâter l'avènement. C'est pour cette raison qu'il faut maintenir une union étroite avec la Tora et s'y raccrocher comme à une planche de salut. C'est vrai, conclut rabbi Maimon, les juifs sont assiégés de toutes parts et leurs ennemis menacent de les submerger, mais Dieu sauvera Israël de la mort ; et il le fera vivre et espérer par ses commandements. En revanche, celui qui les abandonne peut être certain de mourir non seulement ici-bas mais aussi dans le monde futur. Avant de signer son épître rabbi Maimon cite un émouvant verset des Psaumes (119;92) : « Si ta Tora n'avait constitué mes délices, j'aurais péri dans ma misère. »

La légende juive ne pouvait que retenir un tel personnage dont le moindre des mérites n'est pas d'avoir donné naissance à une personnalité aussi extraordinaire : la fameuse *Shalshélet ha-Qabbala* (la Chaîne de la tradition), qui conta fastueusement les prodiges de Maimonide médecin, s'est aussi penchée sur le cas de rabbi Maimon ben Joseph lui-même. Elle relate qu'au cours d'un songe rabbi Maimon reçut d'une voix mystérieuse l'ordre de prendre pour épouse la fille d'un boucher vivant dans une bourgade voisine de Cordoue. Malgré ses sentiments profonds qui l'incitaient, lui le rejeton d'une noble famille rabbinique, élève d'Ibn Migash, à épouser une jeune fille d'un haut